

La Bible contre la rébellion dans le contexte de la guerre sainte ibérique :  
une extension du domaine de la lutte ?  
Les Maccabées dans la *Chronica Adefonsi Imperatoris*

Résumé : La *Chronique de l'empereur Alphonse* présente les efforts d'Alphonse VII pour consolider sa souveraineté sur la péninsule Ibérique de 1126 à 1147, face aux rébellions aristocratiques (premier Livre), puis face au pouvoir almoravide (deuxième Livre). L'œuvre est cependant moins bifide qu'elle ne le semble. L'examen des 142 emprunts bibliques qui émaillent le récit, dont la moitié provient des livres des Maccabées, montre que l'auteur vide en partie de ses significations circonstancielles la révolte nobiliaire, afin de replacer la lutte que lui oppose le souverain dans une histoire sur le temps long, celle du plan divin, et, finalement, de l'associer intrinsèquement à la guerre sainte. Ce faisant, il condamne le fait de se révolter bien plus que les révoltés eux-mêmes, dont il cherche à subtilement favoriser la réhabilitation pour les inciter à prendre part à la lutte contre les almoravides.

L'étude des usages de la Bible dans l'Occident médiéval connaît un essor indéniable depuis une vingtaine d'années<sup>1</sup>. L'expression, désormais très courante, renvoie à deux réalités historiques intrinsèquement liées, mais qu'il peut être utile de distinguer momentanément dans les analyses pour clarifier leurs enjeux. D'un côté, dans la littérature exégétique au sens strict (commentaires, traités, gloses, etc.), il arrive que les clercs développent de savantes réflexions politiques, ecclésiologiques ou encore économiques ; car décrypter les Écritures saintes, en tant qu'elles sont adressées à l'homme pour le guider dans sa relation avec Dieu au sein d'un monde, sa Création, en constante évolution, suppose aussi de comprendre ce monde<sup>2</sup>. D'un autre côté, dans le reste de la littérature médiévale et même dans quelques écrits pragmatiques, les citations et les figures bibliques qui les parsèment témoignent de l'autorité de la Bible tout autant qu'elles manifestent les intérêts d'un groupe social donné. Ces usages bibliques peuvent aboutir sur un même thème à des considérations, sinon divergentes, différentes<sup>3</sup>. Ainsi la condamnation de la révolte prend-elle des accents universels, car abstraits, dans les commentaires de l'épître de Paul aux Romains (13, 1-2), alors que nous verrons qu'elle est plus nuancée, car circonstanciée, dans un récit au tissage scripturaire serré comme celui de la *Chronique de l'empereur Alphonse*<sup>4</sup>.

La prise en compte des chroniques dans l'examen des usages de la Bible connaît depuis peu un nouvel élan. Projets et publications fleurissent sur le recours à la typologie biblique dans cette littérature, sur les rapports entre le langage scripturaire et la conception de l'autre que les clercs y nouent, ou encore sur l'importance qu'ils donnent aux Maccabées dans leurs récits de croisade<sup>5</sup>. Ces nouveaux éclairages précisent la place que les sociétés attribuent aux Écritures dans leurs interrogations sociales, politiques, voire ethnographiques, tout en offrant de nouvelles perspectives sur la perméabilité entre les pratiques de savoir mises en place, d'une part, dans les chroniques et, d'autre part, dans les commentaires ou les traités bibliques.

<sup>1</sup> M. LAUWERS, « Usages de la Bible et institution du sens dans l'Occident médiéval », *Médiévales. Langues, Textes, Histoire*, 55 (2008), p. 5-18.

<sup>2</sup> Entre autres exemples : E. BAIN, *Église, richesse et pauvreté dans l'Occident médiéval. L'exégèse des Évangiles aux XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles*, Turnhout, 2014 ; S. SHIMAHARA, *Haymon d'Auxerre, exégète carolingien*, Turnhout, 2013.

<sup>3</sup> Pour quelque réflexion sur l'exégèse (pratique tout à la fois spirituelle et savante) hors de l'exégèse (genre littéraire), nous nous permettons de renvoyer à : A. DE LAS HERAS, « Présentation » et « L'Apocalypse chez Martin de León (m. 1203), entre commentaire et sermon. Une *lectio divina* tournée vers l'action », *Mélanges de la Casa de Velázquez. Nouvelle série*, 49-1 (2019), pp. 9-13 et 53-77.

<sup>4</sup> Le caractère universel de la condamnation de la révolte que l'on trouve dans les commentaires patristiques, carolingiens et scolaires n'exclut nullement la finesse de la réflexion. En témoignent par exemple les distinctions sur l'origine du mauvais pouvoir et sur les conséquences de l'exercice de ce dernier sur les fidèles, dans ce qui s'impose comme la *Glose ordinaire* sur les épîtres de Paul dès la seconde moitié du XII<sup>e</sup> siècle ; PIERRE LOMBARD, *Collectanea in omnes D. Pauli apostoli epistolas (Patrologia Latina 191, col. 1504CD)* : « Nocendi voluntas potest esse ab hominis animo; potestas autem non est nisi a Deo; et haec est abdita aptaque justitia. Injustum enim non est ut improbis accipientibus nocendi potestatem bonorum patientia probetur et malorum iniquitas puniatur ».

<sup>5</sup> Respectivement : M. T. KRETSCHMER (dir.), *La typologie biblique comme forme de pensée dans l'historiographie médiévale*, Turnhout, 2014 ; M. TISCHLER et P. MARSCHNER, « The Bible in Historical Perception and Writing of the Transcultural Iberian Societies, Eighth to Twelfth Centuries », *Medieval Worlds*, 5 (2017), p. 195-220 ; G. SIGNORI (dir.), *Dying for the Faith, Killing for the Faith: Old-Testament Faith-Warriors (1 and 2 Maccabees) in Historical Perspective*, Leiden, 2012 et aussi : LAPINA et MORTON (dir.), *The Uses of the Bible in Crusader Sources*, Leiden, 2017.

Doutes et débats traversent néanmoins l'étude de cette transfusion des techniques exégétiques, d'autant plus que l'identification de ces dernières par les historiens est quelque peu brouillée par la modernité des concepts utilisés, comme « exégèse » ou « typologie ». Ce dernier, forgé au XVIII<sup>e</sup> siècle, renvoie à l'interprétation de l'ensemble des Écritures qui cherche à y reconnaître des épisodes de l'histoire, au sens étroit, du Christ et, au sens large, du salut. Malgré l'influence de Fr. Ohly qui théorisa le deuxième sens en le qualifiant de typologie semi-biblique — lorsque l'un des deux termes de la relation ne vient pas des Écritures —, les historiens privilégièrent longtemps le premier, ne reconnaissant guère de pensée typologique biblique en-dehors des cadres exégétiques *stricto sensu*<sup>6</sup>. Mais de récents approfondissements dans les analyses montrent que certains clercs mettent consciemment en place dans leurs chroniques une allégorie, une pensée figurative qui associe intrinsèquement un événement ou un personnage d'une réalité séculière passée ou actuelle à un autre, scripturaire<sup>7</sup>. Pour ces auteurs, rendre de la sorte manifeste une relation de similarité entre un épisode séculier et un passage des Écritures — souvent lui-même historique, bien qu'il ne se réduise pas à cette dimension, comme la révolte des Maccabées —, c'est établir que le premier entretient une relation spirituelle avec le second ; qu'en ce sens, non prophétique, il accomplit la Parole divine et participe en conséquence de l'histoire du salut.

Bien sûr, cette grille de lecture ne doit pas être systématiquement appliquée. Toute occurrence scripturaire glissée dans une chronique ne recherche pas forcément l'antécédence du Livre sacré<sup>8</sup>. En outre, les termes de l'analogie, lorsqu'elle existe, ne sont pas toujours ceux que l'on croit discerner en première lecture<sup>9</sup>. L'univers de sens biblique est complexe, assez fluide, et la pensée allégorique médiévale ne fait montre d'aucun systématisme<sup>10</sup>.

Ces perspectives et préventions encadrent le réexamen qui suit de l'une des œuvres les plus étudiées de l'historiographie médiévale ibérique, la *Chronique de l'empereur Alphonse*<sup>11</sup>. Probablement composée par l'évêque d'Astorga Arnaud quelque part entre 1147 et 1152, elle met en scène l'affirmation du pouvoir royal ibérique d'Alphonse VII sous la forme d'une succession de batailles livrées entre 1126 et 1147 — ce dernier règne sur la Galice, le León et la Castille jusqu'à sa mort en 1157. Les travaux précédents ont bien mis en relief les grands objectifs de l'auteur. Celui-ci, tout en restant concentré sur le récit événementiel des batailles, promeut l'impérialité du pouvoir royal ainsi que la guerre juste menée contre les pouvoirs musulmans, au sud de la péninsule<sup>12</sup>. Ces deux finalités sont poursuivies successivement, à quelques exceptions près : le deuxième Livre regroupe les combats livrés contre les troupes almoravides et le premier, ceux qui opposent le souverain à une révolte aristocratique de grande ampleur. À la mort de la reine Urraque (1109-1126), en effet, son fils Alphonse VII a dû s'imposer sur le trône de León et de Castille face aux prétentions de son beau-père, le roi d'Aragon Alphonse I<sup>er</sup> dit le Batailleur (1104-1134), et affronter la rébellion de ceux des comtes castillans qui

<sup>6</sup> E. Fr. Ohly, « Halbbiblische und ausserbiblische Typologie », *Simboli e simbologia nell'alto medioevo*, 1976, vol. 2, p. 429-479. À l'inverse, l'un des précurseurs de l'étude des citations scripturaires dans les sources historiographiques a pu envisager le parallèle que dressaient certaines chroniques entre des épisodes bibliques et d'autres séculiers, à l'aune d'une altération exégétique : P. ALPHANDÉRY, « Les citations bibliques chez les historiens de la première croisade », *Revue de l'histoire des religions*, 99/2-3 (1929), p. 139-157.

<sup>7</sup> M. T. KRETSCHMER, « Y a-t-il une "typologie historiographique" ? », *La typologie biblique...*, loc. cit. n. 2, p. 1-24 ; S. SØNNESYN, « Eternity in Time, Unity in Particularity: the Theological Basis of Typological Interpretations in Twelfth-Century Historiography », *La typologie biblique...*, loc. cit. n. 2, *ibid.*, p. 78-94 (en particulier p. 81-84). Ce dernier article cite notamment la définition que l'influent Hugues de Saint-Victor donne de l'allégorie dans son *De sacramentis Christianae fidei*, particulièrement pertinente pour évaluer la conscience d'une pensée typologique dans d'autres cadres littéraires qu'exégétiques (p. 84) : « Allegoria est cum per id quod factum dicitur aliquid aliud factum sive in preterito. sive in presenti. sive in futuro significatur ».

<sup>8</sup> De telles questions peuvent être soulevées avec J. FÜHRER, « Hugues de Fleury : l'histoire et la typologie », *La typologie biblique...*, loc. cit. n. 2, p. 97-118.

<sup>9</sup> La difficulté à identifier les termes de ce type de relation est rarement reconnue. Ainsi Paul Tombeur, dans son étude d'une chronique où des associations entre des épisodes bibliques et des événements récents ne pouvaient être reconnues comme telles, selon lui, sous peine de créer des contre-sens par rapport au discours général du récit, en tira la conclusion que les citations des Écritures relevaient de réminiscences involontaires. Ce faisant, il traça une frontière au sein des citations scripturaires, certaines relevant du langage biblique (inconscient), d'autres de l'usage déterminé par un objectif réfléchi ; P. TOMBEUR, « Réminiscences bibliques dans la chronique de Raoul de Saint-Trond », *Archivum latinum aevi medii aevi*, 30/2-3 (1960), p. 161-176. Mais l'on peut regretter que cette distinction repose sur une compréhension contemporaine peut-être inaboutie de la relation entre une narration d'événements et les citations bibliques qui y sont tissées.

<sup>10</sup> G. DAHAN, *Lire la Bible au Moyen Âge. Essais d'herméneutique médiévale*, Genève, 2009, p. 283-317.

<sup>11</sup> ANONYME, *Chronica Adefonsi Imperatoris*, éd. Antonio MAYA, *Chronica Hispana saeculi XII, Pars 1*, Turnhout, 1990. Par la suite : *CAI*. Présentation, bibliographie et traduction anglaise : *The World of El Cid. Chronicles of the Spanish Reconquest*, éd. et trad. S. BARTON, Manchester, 2000, p. 148-249. Le poème d'Almería, qui accompagne la chronique dans les manuscrits, a été écarté des analyses car il pose des problèmes bien particuliers et ne présente un intérêt que très limité pour notre étude.

<sup>12</sup> *Ibid.* ; D. BALOUP, « Reconquête et croisade dans la *Chronica Adefonsi imperatoris* (ca. 1150) », *Cahiers de linguistique et de civilisation hispaniques médiévales*, 25/1 (2002), p. 453-480.

prirent position pour ce dernier. Le succès dans cette entreprise le conduisit en 1135 à se faire couronner empereur, fait sans précédent dans la péninsule Ibérique<sup>13</sup>.

Le récit de la révolte, le seul connu à ce jour, se situe au cœur des analyses qui suivent. À l'image du reste de la *Chronique*, il est pétri d'emprunts à la Bible, particulièrement aux deux premiers livres des Maccabées. Cette densité scripturaire n'a guère retenu l'attention<sup>14</sup>. Nous verrons que c'est par son biais cependant que l'anonyme clerc associe fortement les combats du premier Livre contre les comtes chrétiens, à ceux livrés dans le second contre les pouvoirs musulmans. Il en ressort une extension du domaine de la lutte d'Alphonse VII, d'une lutte contre la révolte aristocratique à celle menée dans le cadre de la guerre sainte — d'où le titre de cette contribution aux accents houellebecquiens. Analyser l'articulation que l'auteur met en place entre les trois types de combats — bibliques, avec les Maccabées ; séculiers, contre les nobles ; et sacrés, contre les almoravides et leurs alliés — permettra finalement d'évaluer si sa mise en scène scripturaire promet une radicale condamnation de la révolte ou, au contraire, une certaine réhabilitation des révoltés.

### 1. La lutte contre les rebelles, une guerre juste ou providentielle ?

Le recours à la Bible au sein de la *Chronique* est considérable. L'auteur parsème son œuvre d'au moins 142 citations, aux formes très variées. Cela va du très court emprunt de quelques mots ou d'une expression à la citation conséquente et donc bien plus visible, placée dans la bouche d'un évêque<sup>15</sup>. Quelques emprunts structurent un chapitre ou plus, tel le recours à l'histoire de Judith menant le général Holopherne à sa perte dans *CAI* I, 33-36. L'ensemble signale un usage délibéré et travaillé d'une multitude de péripetie bibliques de tailles variables, étroitement tissées dans la trame narrative<sup>16</sup>.

Les 142 emprunts montrent en effet une belle cohérence. 97 proviennent des livres historiques, au premier chef les Maccabées, les Rois et, dans une moindre mesure, Judith.

Livre biblique	Nombre d'occurrences
Ancien Testament	115
Genèse	11
Livres historiques	97
Maccabées	45
Rois	30
Judith	15
Prophètes	21
Nouveau Testament	27

#### Les livres bibliques dans la *Chronique*<sup>17</sup>

Étant donnée la fréquence des citations de ces livres, il est probable que les laïcs lecteurs, ou auditeurs, aient pu à force saisir nombre d'entre elles. On peut dès lors tenter d'analyser les effets de lecture qu'en attend l'auteur lorsqu'il relate la lutte d'Alphonse VII contre les rebelles<sup>18</sup>.

<sup>13</sup> Sur les significations de cet événement : H. SIRANTOINE, *Imperator Hispaniae. Les idéologies impériales dans le royaume de León (IX<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles)*, Madrid, 2012.

<sup>14</sup> Citons néanmoins, concernant l'intégralité du récit : C. GARCIA, « La *Chronica Adefonsi Imperatoris* y las crónicas eclesiásticas medievales: influencias y mimetismos », *e-Spania*, 15 (2013) [en ligne] ; I. LAS HERAS, « Temas y figuras bíblicas en el discurso político de la *Chronica Adefonsi Imperatoris* », *El discurso político en la Edad Media*, dir. N. GUGLIELMI et A. RUCQUOI, Buenos Aires, 1995, p. 117-140.

<sup>15</sup> Comparer par exemple *CAI* II, 52 : « Et uenit illis in auxilium alius exercitus magnus Moabitarum et Arabum [...] et coniuncte sunt illis maxime turbe peditum [...] qui sequebantur [...] et de omnibus ESCIS, QVE MANDI POSSVNT [Gen. 6, 21] » à *CAI* I, 15 : « Et dixit: "Vides illam gentem minimam? Non est pauca, sed multa. Deus est cum illa et Deus est defensor eius. [...] NON est DIFFICILE apud Deum CONCLVDERE MVLTOS IN MANIBVS PAVCORVM. VICTORIA BELLII NON EST IN MVLTITVDINE EXERCITVS, SED DE CELO FORTITVDO EST" [1 Mcc 3, 18-19] ». Nous citons les sources en suivant les normes graphiques adoptées dans l'édition utilisée, en signalant les citations bibliques en petites majuscules et en donnant leurs références suivant l'édition en ligne de la *Biblia Sacra juxta Vulgatam Clementinam* (<http://vulsearch.sourceforge.net/html/index.html>).

<sup>16</sup> Par exemple, *CAI* II, 82 : « Ipse autem imperator et omnis exercitus eius abiit in regione Cordube. Erat que IN DIEBVVS MESSIS ET SVCCENDI OMNIA SATA OMNES QVE ARBORES fructiferas ET VINEAS et oliueta et ficulneas FECIT INCIDI misit que ignem in omnem terram Cordube, Carmone et Sibilie [Jud. 2, 17] ».

<sup>17</sup> Ce relevé est établi à partir de l'index de l'édition de la *CAI*, complété avec la traduction de Simon Barton et corrigé en ce qui concerne le livre des Maccabées. Plusieurs des citations relevées par Antonio Maya Sánchez figurant dans plusieurs livres bibliques, la ventilation concernant l'Ancien Testament n'aboutit pas à un compte juste.

<sup>18</sup> Je suis consciente du saut herméneutique que suppose la recherche d'un effet de lecture à partir du moment où celui-ci n'est pas documenté. Mais contrairement aux auteurs d'un récent essai sur les rapports entre écriture et action, dont je suis par ailleurs de nombreuses autres affirmations (*Écriture et action, XVII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècle. Une enquête collective*, Paris, 2016), il me semble qu'une enquête sur cet effet se justifie à partir du moment où celle-ci se restreint à l'effet recherché par l'auteur (son intention), sans préjuger du résultat.

L'auteur multiplie les associations entre le roi et David, Salomon ou encore Judas Maccabée. Recourir aux figures de David et Salomon étant un procédé bien diffusé depuis l'époque carolingienne pour ériger la figure d'un souverain en modèle de roi chrétien, il en a été déduit que l'anonyme de la *Chronique* poursuivait cet objectif lorsqu'il parsemait son récit de motifs scripturaires<sup>19</sup>. L'interprétation vaut sans doute aussi pour l'assimilation d'Alphonse VII avec Judas Maccabée, un chef juif de Judée, dans un épisode mettant en scène l'évêque de Pampelune (*CAI I*, 15). Ce conseiller du roi aragonais prévint ce dernier d'une possible défaite en reprenant les paroles d'encouragement de Judas Maccabée face aux troupes séleucides, plus nombreuses (1 Mcc 3, 18-19), rappelant ainsi que la victoire n'appartenait pas à la plus grande armée (en l'occurrence, les troupes d'Aragon soutenues par les rebelles castillans), mais à celle choisie par Dieu (par conséquent, les troupes adverses, castillano-léonaises)<sup>20</sup>. Avec cet emprunt biblique exceptionnel par sa longueur, l'auteur souligne l'élection divine d'Alphonse VII face aux prétentions du roi d'Aragon, élection qu'il prend soin d'explicitier dès la préface<sup>21</sup>.

Mais cette volonté d'identifier le souverain à des à des modèles vétértestamentaires est loin d'expliquer toutes les citations scripturaires que l'auteur glisse dans sa *Chronique*. L'application d'une telle grille d'interprétation à d'autres passages aboutirait à lire dans ce récit une critique radicale de cette même élection divine. Ainsi, un peu plus loin, lorsque l'auteur décrit les ravages que causa Alphonse VII dans sa lutte contre les rebelles en Castille et en Asturies, prenant possession des châteaux, brûlant les biens, incendiant les cultures, il utilise les mots décrivant le siège de Béthulie, la ville de l'héroïne biblique Judith<sup>22</sup>. Autre exemple tiré du deuxième Livre cette fois (*CAI II*, 57), l'auteur narre la tentative de trêve entre le sultan almoravide Ali et le roi Alphonse VII, au travers d'un emprunt à 1 Roi 11, 1-3. Une identification figurative des protagonistes, terme à terme, conduirait à associer respectivement le souverain ibérique à Nahash l'Ammonite, qui attaqua une partie d'Israël dans le Galaad, et les musulmans à une partie du peuple élu de Dieu<sup>23</sup>.

Dans le cadre d'une chronique que l'on qualifiera volontiers d'idéologique, il est difficile de croire que l'auteur ait pris le risque d'associer la figure du roi, auquel selon toute évidence il offre son œuvre, à celle d'un ennemi de Dieu. L'analogie doit donc être cherchée sur un autre plan : non pas sur celui des acteurs, mais sur celui des événements, les batailles en l'occurrence. Ce sont les confrontations belliqueuses intervenues à cette époque que préfigurent les livres des Maccabées, des Rois ou encore de Judith, plutôt que leurs protagonistes respectifs. Dans bien d'autres passages de la *Chronique*, en effet, l'auteur décrit les violences guerrières, qu'elles soient perpétrées par les chrétiens, légitimes ou rebelles, ou par les almoravides, avec les mêmes mots des Écritures<sup>24</sup>. Au moins aux yeux des lecteurs les plus érudits, les clercs de haut rang, il ancre son récit dans un univers de sens biblique, où les batailles sont indistinctement auréolées d'une dimension providentielle, y compris dans leur versant poliorcétique souvent détaillé ; où les violences qui en découlent sont étroitement insérées dans le plan divin relatif au salut des fidèles, quel que soit le camp considéré<sup>25</sup>.

La *Chronique* légitime ainsi l'accomplissement des combats au-delà de leurs causes exactes. Cela va de pair avec le relatif mais remarquable silence de l'auteur sur les motifs de la révolte aristocratique. Il ne s'embarrasse guère d'un récapitulatif des événements précédents, ni même d'un argumentaire. Il mentionne à peine l'intérêt d'Alphonse VII à récupérer les biens attachés à sa couronne, les tours, et nullement ou presque, l'imbroglio dynastique qui oppose les deux Alphonse. Il ne présente pas plus les batailles qui en découlent comme une guerre juste, au sens que Gratien fixe à l'époque à partir de la

<sup>19</sup> LAS HERAS, « Temas ... », *op. cit.* n. 11. Sur l'usage carolingien des figures vétértestamentaires : C. CHEVALIER-ROYET, « Le commentaire de Raban Maur sur les *Livres des Rois* : manuel scolaire à l'usage des moines et guide pratique à l'usage des rois », *Raban Maur et son temps*, dir. Ph. DEPREUX, Turnhout, 2010, p. 293-303.

<sup>20</sup> Citation note 12.

<sup>21</sup> *CAI*, préface : « gesta Adefonsi imperatoris, immo quia Deus omnipotens per eum et cum eo, ut SALVS IN MEDIO TERRE populi Christi daretur, OPERATVS EST [Luc 1, 1-3] ».

<sup>22</sup> *CAI I*, 22 : « POST HEC autem ASCENDIT rex in Castellam et in Asturias de Sancta Iuliana super comitem Rodericum et super alios rebelles et cepit castella munita eorum et misit ignem in hereditatibus eorum et VINEAS ET ARBORES FECIT INCIDI [Jud. 2, 17-18] ». Ce passage et d'autres du même acabit n'ont pas été pris en compte par I. Las Heras.

<sup>23</sup> *CAI II*, 57 : « Hoc uidens Ali, consilio accepto cum suis, misit nuntios imperatori dicens: "HABETO NOS FEDERATOS et concede nobis spatium unius mensis [...]. ET SI NON FVERIT QVI DEFENDAT NOS, EGREDIEMVR AD TE et dabimus tibi castellum ita ut pacifice dimittas nos et omnia nostra ire in Calatrauam ciuitatem nostram". Quibus respondit imperator: "HOC pacto FERIAM VOBIS CVM FEDVS, VT detis mihi quindecim obsides OMNIVM VESTRVM maiores, excepto Ali" [1 Reg. 11, 1-3] ».

<sup>24</sup> Citons *CAI II*, 4-5 (1 Mcc. 6, 51-52), *CAI II*, 32-34 (1 Mcc. 4, 60-61), *CAI II*, 50-56 (1 Mcc. 13, 49).

<sup>25</sup> Sur l'importance des discours et des pratiques relatives au salut dans la péninsule Ibérique, voire entre autres : A. DE LAS HERAS, Fl. GALLON et N. PLUCHOT (dir.), *Faire son salut, oeuvrer pour le salut. Les religieux dans la péninsule Ibérique médiévale*, Madrid, sous presse (2019).

doctrine augustinienne<sup>26</sup>. Pour tracer la ligne de séparation entre camps légitime et illégitime, il procède par un étiquetage à la fois laconique, générique et occasionnel : il qualifie les comtes castillans de rebelles et par deux fois seulement, lorsqu'il signale explicitement que ceux-ci ne reconnaissent pas la souveraineté d'Alphonse VII<sup>27</sup>. Remarquons du reste que le roi d'Aragon n'est pas ainsi désigné, pas plus que ses sujets : ses prétentions au trône s'inscrivent dans un autre registre, elles ne vont pas à l'encontre de la future autorité impériale d'Alphonse VII.

L'anonyme de la *Chronique* condamne encore moins sans appel les nobles révoltés, comme le signale l'une des rares mentions des motifs de leur sédition. Ces nobles sont avant tout fidèles aux plus puissants d'entre eux, car leur « cœur garde espoir dans le comte Pierre de Lara et son frère le comte Rodrigue Gonzálvez<sup>28</sup> » — les deux meneurs de la révolte castillane. Par ces mots tirés du livre de Daniel, ils sont associés à Suzanne, dont le cœur appartenait, quant à elle, à Dieu, même une fois que celle-ci se vit accusée à tort d'adultère à cause de deux vieillards iniques. En insérant ce renvoi scripturaire, l'auteur met en place une relation typologique cohérente avec le reste du récit, puisqu'elle ne s'applique pas aux protagonistes — sans quoi les deux comtes castillans et leurs soutiens, les autres rebelles, seraient respectivement préfigurés par les deux vieillards et par la juste et pieuse Susanne — mais les événements. Il s'en dégage une souple association d'ordre téléologique entre ces épisodes, entre une histoire sainte rappelant qu'il appartient *in fine* à Dieu de juger les hommes, et les faits contemporains. Peut-être aussi l'auteur rappelle-t-il de la sorte le statut chrétien des révoltés, faillibles mais pardonnables.

En ne condamnant guère explicitement les motifs de la révolte, l'auteur place son récit sous le signe d'une possible réhabilitation des rebelles. De fait, celle-ci intervient une première fois dans le chapitre suivant (*CAI* I, 4), le roi pardonnant aux comtes ayant finalement reconnu sa souveraineté, et à nouveau au chapitre 48, où le comte Rodrigue Gonzálvez part faire pénitence en croisade, avant d'être autorisé à revenir. L'épisode s'achève ainsi sur cette belle mise en scène d'une fin de rébellion, passant nécessairement par une purification des fautes tout à la fois politiques et religieuses.

Par son relatif silence sur les causes factuelles de la rébellion, par l'enserrement biblique qu'il impose à son récit, l'auteur le vide en grande partie de son sens social, politique ou juridique. Car là n'est pas le cœur de son propos. Il peut ainsi davantage investir le récit de la lutte contre cette révolte d'un sens moral et surtout, providentiel, qu'il précise en plaçant l'ensemble de sa narration sous l'égide des Maccabées.

## 2. La référence aux Maccabées, pour une péninsule unifiée et sacrée

Les livres des Maccabées font figure de proue au sein des emprunts bibliques, puisque quasiment un tiers en est extrait. Il convient dès lors de se demander de quoi les Maccabées sont le nom au milieu du XII<sup>e</sup> siècle, et à quel point l'auteur peut escompter que ses lecteurs, laïcs ou clercs de haut rang, saisissent ces références scripturaires.

La figure des Maccabées est plurielle et évolutive, ce qui a prêté à certaines confusions dans l'historiographie. Il y a d'un côté les guerriers, Matthias et ses fils Judas et Simon au premier chef, qui menèrent la révolte des juifs de Judée contre les Séleucides au II<sup>e</sup> s. av. n.è., offrant ainsi un modèle du combattant pour Dieu depuis le haut Moyen Âge. Leurs hauts faits sont relatés dans deux livres éponymes, dont l'intégralité est lue lors des offices d'octobre. Et d'un autre côté, il y a les martyrs, une mère et ses sept fils torturés puis tués pour avoir refusé d'abandonner leur foi et leur culte, dans 2 Mcc. 7. Ce martyre, célébré le 1<sup>er</sup> août, est relaté dans un Passionnaire au succès bien attesté<sup>29</sup>.

Ces deux figures sont bien distinctes à l'époque de la *Chronique*, comme le montrent deux des textes les plus influents en la matière. Au VII<sup>e</sup> siècle, lorsque Isidore en vient aux livres des Maccabées dans ses *Questions sur l'Ancien Testament*, il ne commente que le court épisode du martyre (2 Mcc. 7)<sup>30</sup>. Au IX<sup>e</sup> siècle, au contraire, Raban Maur traite ce passage à la hauteur de sa place dans le récit biblique, c'est-à-dire succinctement. Il commente l'intégralité des deux livres selon un sens typologique : les

<sup>26</sup> G. HUBRECHT, « La « juste guerre » dans le *Décret* de Gratien », *Studia Gratiana*, 3 (1955), p. 159-177.

<sup>27</sup> *CAI* I, 3 : « Post multas autem colloquiones rex ad eos, qui adhuc in turribus rebelles erant, duos comites predictos, Adefonsum et Suarium » ; *CAI* I, 18 : « [suite à l'emprisonnement du comte de Lara par Alphonse VII] frater suus Rodericus comes et gentes et amici eorum protinus rebelles facti sunt ».

<sup>28</sup> *CAI* I, 3 : « COR autem EORVM ERAT SPEM HABENS IN comite Petro Laurentii et in fratre eius comite Roderico Gundisalui Castellanis, qui guerram potius quam pacem cum rege sese habere malebant [Dan. 13, 35] ».

<sup>29</sup> L. RUSSO, « Continuité et transformations de la typologie des Maccabées jusqu'aux origines du mouvement des croisades », *La typologie biblique...*, loc. cit. n. 2, p. 53-75 ; G. SIGNORI, « Introduction », *Dying for the Faith...*, loc. cit. n. 2, p. 1-36.

<sup>30</sup> ISIDORE DE SÉVILLE, *Quaestiones in Vetus Testamentum*, « De Machabaeis » (*Patrologia Latina* 83, col. 424CD).

Maccabées préfigurent la Passion du Christ et les combats spirituels de l'Église pour la foi<sup>31</sup>. L'exégète carolingien met aussi en avant l'idée de loyauté envers le souverain, la sédition de cette famille juive contre le pouvoir en place étant seulement traitée en préambule, dans les interprétations historiques. Les Maccabées ne deviennent une figure de la révolte contre une domination qu'à l'époque moderne.

C'est à partir de la fin du XI<sup>e</sup> siècle que la *fama* militaire de cette famille s'impose réellement, malgré quelque résistance persistante liée à ses origines juives. Dans les chroniques, les lettres, les sermons, ou encore les appels aux conciles liés aux croisades et à la guerre sainte, les clercs occidentaux renvoient à ces *figurae* bibliques dont l'action est ancrée en Palestine, offrant ainsi des modèles du chevalier du Christ dotés d'une indéfectible loyauté envers Dieu. Se présenter comme un « autre Maccabée » devient une expression prisée dans le contexte des croisades, ce dont témoignent l'épithète de Baudouin I<sup>er</sup> de Jérusalem (1100-1118) ou le *De laude nove militie* de Bernard de Clairvaux (m. 1153). Célestin II (1143-1144) leur compare les Templiers en 1144 puis Eugène III (1145-1153) appelle à une deuxième croisade en les invoquant, un an plus tard<sup>32</sup>.

La référence considérable aux Maccabées dans la *Chronique* renvoie ainsi les lecteurs à l'idéologie de croisade, à sa promotion, car elle en forme un motif très fréquent, et dans des textes bien diffusés<sup>33</sup>. L'observation va de pair avec les travaux de Daniel Baloup, qui a montré combien l'auteur de la *Chronique* cherchait à réorienter les désirs de croisade en Terre sainte des nobles ibériques, vers le devoir d'une guerre sainte locale. Comme d'autres prélats de cette même région, l'anonyme de la *Chronique* incite ces combattants à servir l'empereur dans la péninsule lors de ses expéditions contre les almoravides<sup>34</sup>. Cette injonction est renforcée par la multiplication des analogies scripturaires dans le livre II. Ainsi l'auteur associe-t-il explicitement la défense de Tolède à la bataille d'Emmaüs, celle-là même qui conduisit les juifs de Judée à reprendre le contrôle de Jérusalem, ou encore à la fortification du mont Sion, qui visait à protéger le temple de nouveau consacré<sup>35</sup>.

Mais l'appel à la guerre sainte n'est pas cantonné au deuxième Livre, pourtant dédié à la lutte contre les almoravides. Il court de part et d'autre de la *Chronique*, comme le signalent les dix-sept emprunts aux livres des Maccabées (soit près d'un tiers des références à ces livres) qui émaillent le récit de la lutte contre le camp aragonais et les révoltés castillans dans la première partie du récit. La narration du siège de Castrojeriz en 1131 (*CAI* I, 25), d'où Alphonse VII chercha à déloger le comte rebelle Ariol García, est significative de ce point de vue. L'auteur décrit ce dernier « DEMANDER au roi », au bout de six mois, « DE FAIRE LA PAIX AVEC lui et ses hommes. Le roi leur ACCORDA ET UNE FOIS QU'IL LES EUT CHASSES, il installa une garnison en ce lieu<sup>36</sup> ». Le vocabulaire employé et la narration renvoient au siège de la citadelle de Jérusalem mené par Simon Maccabée (1 Mcc 13, 50).

En somme, l'auteur de la *Chronique* enserre l'intégralité des actions récentes d'Alphonse VII dans un univers biblique de sens qui renvoie à l'impératif de la guerre sainte. Il associe ainsi la lutte contre la révolte aristocratique à la défense d'un territoire saint et, ce faisant, il étend l'histoire de la guerre sainte à l'intérieur des frontières chrétiennes. Cette mise en relief de la sacralité du territoire ibérique dans son unité souligne, paradoxalement, que les frontières intérieures sont au moins aussi importantes que les frontières extérieures, qui marquent la limite avec les territoires almoravides. De façon sous-jacente, l'auteur témoigne ainsi de la vivacité dans ce milieu ibérique chrétien d'une certaine idée de l'impérialité médiévale, observée en premier lieu par Gilbert Dagron dans le milieu byzantin, où la limite entre l'intérieur et l'extérieur est poreuse, où elle se conçoit à l'aune de gradients d'appartenance<sup>37</sup>.

L'articulation entre les deux livres de la *Chronique*, entre les sens qu'il faut conférer à ces batailles, différentes par leurs ennemis mais similaires par leur tonalité téléologique, est encore soulignée par

<sup>31</sup> *Christian Memories of the Maccabean Martyrs*, New York, 2009, p. 79 sqq.

<sup>32</sup> Outre les références déjà citées : N. MORTON, « The Defence of the Holy Land and the Memory of the Maccabees », *Journal of Medieval History*, 36/3 (2010), p. 275-293 ; J. DUNBABIN, « The Maccabees as Exemplars in the Tenth and Eleventh Centuries », *Studies in Church History Subsidia*, 4 (1985), p. 31-41.

<sup>33</sup> Elisabeth Lapina a bien montré que la convocation des Maccabées est bien plus présente dans les appels à la croisade (sermons, bulles etc.) que dans les récits historiographiques qui s'ensuivent : E. LAPINA, « The Maccabees and the Battle of Antioch », *Dying for the Faith...*, loc. cit. n. 2, p. 141-160.

<sup>34</sup> BALOUP, « Reconquête et croisade... », loc. cit. n. 10.

<sup>35</sup> *CAI* II, respectivement 33 (1 Mcc. 4, 8-10) et 35 (1 Mcc. 4, 60-61).

<sup>36</sup> *CAI* I, 25 : « Videns autem Oriolus Garsie et ipsi, [...] quod circumdati fuissent in octobri mense, qui a maio sextus est, PETIIT ipse DEXTERAM regi pro se et pro suis. ET DEDIT ET EIECIT EOS inde et collocauit illic presidium [1 Mcc 13, 50]. »

<sup>37</sup> G. DAGRON, « Empires royaux, royautés impériales. Lectures croisées sur Byzance et la France médiévale », Summa. *Dieter Simon zum 70. Geburtstag*, éd. R.M. KIESOW, R. OGOREK et S. SIMITIS, Francfort, 2005, p. 81-97. La lecture de ce travail est fortement influencée par le programme de recherche en cours sur l'impérialité mené par Annick Peters-Custot ; voir notamment : [https://www.crhia.fr/actu.php?num\\_actu=791#bloc](https://www.crhia.fr/actu.php?num_actu=791#bloc). Nous remercions cette dernière pour nous avoir indiqué cette piste.

l'emprunt à une péripécie tirée du livre de Judith (2, 17-18) : ET APRES CELA IL DESCENDIT DANS LA PLAINE DE DAMAS AUX JOURS DE LA MOISSON DES BLES ET IL MIT LE FEU A TOUTES LES RECOLTES, ET IL FIT INCENDIER TOUS LES ARBRES ET TOUTES LES VIGNES ; ET TOUS LES HABITANTS DE LA REGION SE MIRENT A AVOIR PEUR DE LUI. À la façon d'une antienne biblique, elle revient à cinq reprises pour qualifier les ravages causés par les raids de l'armée castillano-léonaise contre ses ennemis, qu'ils soient chrétiens et rebelles ou infidèles. Ces dévastations accomplissent indistinctement aux yeux de l'auteur celles commises autrefois par l'armée d'Holopherne<sup>38</sup>. Pour ceux des lecteurs les plus versés dans les Écritures, tels les prélats, la péripécie de Judith renvoie aussi implicitement, mais avec insistance, aux réussites militaires du général grec, car elles sont présentes en arrière-plan de l'emprunt ; son usage valorise ainsi en Alphonse VII ce chef « imposant sa terreur par les armes », tel un Holopherne actualisé<sup>39</sup>. Ces mêmes lecteurs érudits sont également en mesure d'interpréter le territoire dans lequel ces exactions ont lieu, la Damas biblique. Jérôme de Stridon et à sa suite, Raban Maur, deux des exégètes les plus influents au Moyen Âge, qualifiaient cette cité de *potus sanguinis*, elle qui avait alors été abreuvée de sang ; commentant le passage cité du livre de Judith, Raban Maur désignait ainsi la mare créée par les infidèles avec le sang des fidèles à la fin des temps, à l'avènement de l'Antichrist<sup>40</sup>. En dernière lecture, par conséquent, l'auteur de la *Chronique* auréole les combats du roi d'une tonalité eschatologique, soulignant l'urgence de défendre le territoire contre les Infidèles avant que ne se déploie la fureur de l'Antéchrist. Cela implique de mettre fin aux révoltes pour que les révoltés participent à cet essentiel combat.

La *Chronique de l'empereur Alphonse* est moins bifide qu'elle ne le semble au premier abord. Le filigrane scripturaire que l'auteur insère dans une optique typologique marque l'ensemble des luttes armées auxquelles le souverain Alphonse VII a dû se livrer pour affirmer sa souveraineté royale, puis impériale. Les nombreuses citations bibliques, en particulier celles tirées des livres des Maccabées et, dans une moindre mesure, des livres des Rois et de Judith, renvoient au devoir et aux bénéfices du combat livré pour Dieu et contre l'infidèle ; elles signalent ainsi que cette lutte est préfigurée dans de nombreux épisodes vétérotestamentaires. Car la démarche typologique mise en place par l'auteur se concentre sur les événements, sur les batailles, bien plus que sur leurs acteurs. Elle légitime ainsi la violence des conflits au-delà des exactions commises de tous côtés. Elle aide l'auteur à vider en partie la révolte nobiliaire de son sens politique, en articulant prioritairement le combat alphonsin contre les comtes incriminés à la guerre sainte au sud de la péninsule.

La typologie biblique transcendant la diversité des batailles pourtant bien distinctes dans l'architecture de la *Chronique*, à partir des Maccabées en particulier, elle engendre plusieurs extensions du domaine de la lutte, de la Terre sainte à la péninsule, d'un Livre à l'autre et finalement, d'une adversité à une autre. Encore cette extension doit-elle être comprise sur le plan territorial, et non social. Nulle part, les nobles révoltés ne sont associés aux infidèles. Ils ne sont qu'accusés de fautes et de péchés, en quelque sorte. L'extension opérée concentre plutôt l'attention sur un territoire ibérique hautement sacré, à l'image de la Terre sainte, dont l'unité est ardemment désirée sous le commandement victorieux d'un roi aux prétentions impériales ; celles-ci seraient ainsi légitimées à l'extérieur aussi bien qu'à l'intérieur, la frontière entre les deux étant finalement assez poreuse. Le combat mené au nom de

<sup>38</sup> Emprunts à Jud. 2, 17-18 : « ET POST HÆC DESCENDIT IN CAMPOS DAMASCI IN DIEBUS MESSIS, ET SVCCENDIT OMNIA SATA, OMNESQVE ARBORES, ET VINEAS FECIT INCIDI : ET CECIDIT TIMOR ILLIVS SVPER OMNES INHABITANTES TERRAM » dans *CAI I*, 22 : « POST HEC autem ASCENDIT rex in Castellam et in Asturias de Sancta Iuliana super comitem Rodericum et super alios rebelles et cepit castella munita eorum et misit ignem in hereditatibus eorum ET VINEAS ET ARBORES FECIT INCIDI » ; *CAI I*, 35 : « Erat que IN DIEBUS MESSIS, unde et SVCCENDI omnia sata et OMNES VINEAS et oliueta et ficulneas FECIT INCIDI » ; *CAI I*, 40 : « Depredata est autem tota illa terra in circuitu Sibilie; et miserunt ignem IN MESSIS et in domibus eorum et destruxerunt VINEAS et ficulneas et oliueta et multas almunias regum [...] FECERVNT INCIDI » ; *CAI II*, 36 « VINEAS et oliueta et ficulneas et OMNES ARBORES FECERVNT INCIDI et omnis locus, quemcunque pedes eorum calcauerunt, uastatus remansit » ; *CAI II*, 82 : « Erat que IN DIEBUS MESSIS ET SVCCENDI OMNIA SATA OMNES QVE ARBORES fructiferas ET VINEAS et oliueta et ficulneas FECIT INCIDI misit que ignem in omnem terram Cordube, Carmone et Sibilie ».

<sup>39</sup> Tout pousse à considérer en effet que les multiples péripécies tirées d'un nombre restreint de livres, incitent dans leur ensemble les lecteurs à avoir en tête l'arrière-plan narratif des passages scripturaires visibles ; pour la reconnaissance de ces « halos bibliques » : J. BARRAU, *Bible, lettres et politique. L'Écriture au service des hommes à l'époque de Thomas Becket*, Paris, 2013, p. 113 et passim.

<sup>40</sup> RABAN MAUR, *Expositio in librum Judith (Patrologia Latina 109, col. 547CD)* : « Quid per Damascum, qui interpretatur sanguinis potus, nisi gentilium dominationis exprimitur potestas, quae fidelium, hoc est, martyrum Christi inhianter sitit fundere sanguinem, et maxime in illa persecutione novissima, quae iuxta mundi finem ventura est, quando tempus messis, hoc est, consummatio appropinquat saeculi ».

Dieu ne consiste pas seulement à conquérir l'espace almoravide pour l'auteur, il ne se réduit pas à une guerre de frontières extérieures, il intègre la répression intérieure.

La condamnation de la révolte dans la *Chronique* se trouve en somme segmentée. En cohérence avec les enseignements pauliniens (Rom. 13, 1-2), le récit réproouve fermement le *fait* de se révolter, en associant dans une certaine mesure sa répression à une guerre sainte. Il blâme moins en revanche les rebelles, les acteurs, car l'auteur souhaite avant tout les inciter à prendre part à cette guerre sainte. C'est bien visible dans les passages les plus à même d'être compris par les prélats de l'Église. Alors que la révolte est achevée depuis au moins une quinzaine d'années, l'auteur les encourage à ne pas condamner trop virulemment les nobles pour leurs exactions armées, contrairement à l'une des rares autres chroniques ibériques écrites à la même époque, l'*Histoire compostellane*<sup>41</sup>. Il préfère que ceux-ci s'efforcent de discipliner ces mêmes nobles, dont la réhabilitation politique comme religieuse est possible, afin qu'ils se révoltent militairement contre la présence des infidèles, plus au sud.

Amélie DE LAS HERAS,  
enseignante dans le Secondaire (lycées Vaucanson et Louise Michel, Grenoble),  
membre associé du C.R.H.-E.H.E.S.S.

---

<sup>41</sup> Sur la vision de l'aristocratie dans l'*Historia compostellana* : S. Barton, « From Tyrants to Soldiers of Christ: the Nobility of Twelfth-Century Léon-Castile and the Struggle against Islam », *Nottingham Medieval Studies*, 44 (2000), p. 28-48.